

B2 1926

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉUM

31^e ANNÉE

N^o 3, Novembre 1939.

A NOS COLLÈGUES

La *Société des Amis du Muséum* poursuivra son action pendant la durée des hostilités, dans la mesure de ses moyens.

Certes son œuvre sera difficile avec les moyens réduits dont elle disposera, et les difficultés de toutes sortes qu'elle rencontrera ; cependant son Conseil a estimé qu'elle avait un rôle à jouer et elle fera tous ses efforts pour se montrer à la hauteur des circonstances.

Le grand établissement auquel notre Société consacre tous ses soins aura besoin d'elle et même plus que jamais ; elle doit donc tout faire pour l'aider au maximum.

Par exemple, au premier jour de la guerre, elle a été heureuse de pouvoir consentir un prêt qui aurait facilité l'évacuation rapide des animaux de la ménagerie, si cela avait été nécessaire.

D'autre part, il ne faut pas que ceux que leur âge ou les circonstances éloignent des postes de combat restent dans l'oisiveté ; les pouvoirs publics nous l'ont dit et répété, il faut que la France continue son activité scienti-

fique, son activité industrielle, son activité commerciale.

La *Société des Amis du Muséum* sera donc la bienvenue en continuant son œuvre auprès de ceux qui ne sont pas mobilisés et que les sciences naturelles intéressent.

Pour ce faire, le Secrétariat continue à fonctionner et en l'absence de notre Secrétaire général M. Duvau, parti dès le premier jour, notre dévouée Secrétaire continuera à recevoir les visiteurs toutes les après-midi, de 2 à 5 heures.

Les conférences qui étaient très suivies jusqu'à maintenant vont être reprises. Tous les détails que nous pouvons donner à l'heure actuelle à ce sujet sont indiqués plus loin.

Enfin, le Bulletin continuera à paraître comme le montre le présent numéro.

Par mesure d'économie il sera, à l'avenir, probablement tiré à la machine à polycopier plutôt qu'imprimé, mais nous ferons tous nos efforts pour que son contenu soit toujours vivant et intéressant pour les Membres de notre Société.

COTISATIONS

Notre Trésorier tient à signaler aux Membres de la Société, les difficultés budgétaires qu'il va rencontrer ; les projets d'activité de la Société, l'aide

qu'elle doit apporter au Muséum, constituent des dépenses qui doivent s'équilibrer par des recettes correspondantes.

C'est pourquoi nous vous demandons



instamment de ne pas manquer de nous envoyer le montant de votre cotisation annuelle. Ces sommes, minimales pour chacun des Membres de la Société, constituent, par leur ensemble, « la masse de manœuvre » qui nous permettra de poursuivre l'œuvre que nous nous sommes assignée.

De plus, comme les besoins de la trésorerie vont être immédiats, nous demandons à nos Membres de nous envoyer *immédiatement* le montant de leurs cotisations pour 1940, soit en le

versant à la caisse de la Société des Amis du Muséum, 57, rue Cuvier, ou à la caisse du Trésorier, 120, boulevard Saint-Germain, soit en lui faisant parvenir un mandat, chèque ou chèque postal (compte 990-04).

En allégeant ainsi dès maintenant la trésorerie de la Société vous lui rendrez le plus grand service, et vous lui ferez économiser des frais de recouvrement qui constituent une lourde charge, stérile pour la marche de la Société.

NOS CONFÉRENCES

Les difficultés de l'heure présente ne nous permettent pas d'organiser chaque semaine, comme par le passé, une conférence dans le Grand Amphithéâtre du Muséum. Néanmoins, désirant conserver un contact permanent avec nos adhérents, le Conseil de la Société a envisagé la possibilité d'une conférence *deuxième samedi de chaque mois*.

Ces conférences auront lieu, comme d'habitude, dans le Grand Amphithéâtre du Muséum, 57, rue Cuvier, mais elles seront reportées à *15 heures* en raison de l'obscurité obligatoire du Jardin des Plantes et de la Ville.

Des conférenciers non mobilisés, et surtout des conférencières, ont bien voulu nous promettre comme à l'ordinaire leur obligeant concours.

Nous ne saurions trop insister auprès de nos adhérents restés à Paris ou pouvant facilement se rendre au Muséum, pour qu'ils veuillent bien, soit personnellement, soit en recommandant nos réunions mensuelles à leurs amis, apporter à nos conférenciers et à nous-mêmes l'encouragement de leur présence.

Par mesure d'économie il nous est impossible d'annoncer séparément

chaque conférence, mais tous ceux qui viendront le deuxième samedi de chaque mois, à 15 heures, dans le Grand Amphithéâtre du Muséum, seront assurés d'entendre des communications, et de voir des documents, dont l'intérêt a toujours contribué au succès de nos réunions.

Nous vous donnons ci-dessous la liste des conférenciers qui ont bien voulu nous apporter leur collaboration, ainsi que l'indication des sujets qu'ils comptent traiter et de la date de la conférence de chacun d'eux. Mais cette liste n'est donnée qu'à titre indicatif et si un cas de force majeure empêchait un conférencier de venir à la date prévue, nous demanderions à un de ses Collègues, de le suppléer :

Samedi 9 décembre :

VISAGES DE NOTRE EMPIRE. A TRAVERS L'ISLAM INDOCHINOIS PAR LE BAS ET LE MOYEN MÉKONG. Conférence avec projections par M^{me} Gabrielle Bertrand, chargée de mission.

Samedi 13 janvier : DES PISTES DU SAHARA A LA FORÊT ÉQUATORIALE. Conférence avec projections, par M. L. Cho-part, sous-directeur de laboratoire au Muséum National d'Histoire Naturelle.

Samedi 10 février : LE SEL DU DÉSERT, DE TOMBOUCTOU A TAOUDENNI, avec la Grande Caravane. Conférence avec projections, par Marion Sénones, chargée de mission par le Muséum National d'Histoire Naturelle, et les Ministères de l'Éducation Nationale et des Colonies.

Samedi 9 mars : LES MÉNAGERIES EN FRANCE AU MOYEN AGE. Conférence avec

projections par M^{me} Duprat, archiviste paléographe, bibliothécaire en chef du Muséum National d'Histoire Naturelle.

Nous rappelons encore que des invitations spéciales ne seront pas envoyées pour chaque conférence, le présent avis *tient donc lieu d'invitation*.

RÉSUMÉ

DE QUELQUES-UNES DES DERNIÈRES CONFÉRENCES

CONDITIONS BIOLOGIQUES ARTIFICIELLES DE LA CIVILISATION, par le D^r A. Gauducheau, le 21 janvier 1939.

On entend couramment affirmer que la civilisation, en nous éloignant des conditions naturelles de la vie, fait fausse route, et que nos usages modernes sont nuisibles à notre santé. Pour savoir si cette opinion est fondée, il faut comparer l'état naturel primitif de l'Homme avec notre état civilisé actuel au point de vue de l'alimentation et de l'hygiène, puis rechercher quelle est l'influence de la nourriture et du milieu sur notre formation physique et morale.

Pendant l'immense durée des temps qui ont précédé les inventions de l'agriculture et du feu, nos ancêtres se nourrissaient évidemment des seules productions spontanées du sol. L'hérédité nous a transmis des organes digestifs et autres disposés, adaptés à ce genre de vie. Nous sommes encore aujourd'hui tenus, dans nos besoins et nos facultés, par cette marque originelle.

Or, la terre inculte, où la main de l'Homme n'a encore rien changé aux conditions naturelles premières, produit moins d'aliments qu'on ne croit généralement.

Le plus grand bouleversement pré-historique des conditions naturelles de

la vie fut apporté par les inventions de l'agriculture et du feu, qui eurent pour conséquence la multiplication de l'espèce humaine et le changement de la nourriture naturelle.

En comparant les conditions d'autrefois avec celles d'aujourd'hui, on aperçoit des différences considérables. On voit aussi que l'évolution séculaire de l'alimentation humaine, très lente au cours des siècles passés, s'accélère beaucoup à l'époque actuelle.

Sur nos tables de civilisés, il ne reste à peu près rien qui soit strictement naturel.

Par l'incessant développement de notre technique et de notre production et par la répartition de plus en plus démocratique des richesses, nous sommes parvenus à donner satisfaction non seulement aux besoins, mais aussi aux caprices de la masse des consommateurs, à fournir au plus grand nombre ce qui était autrefois l'apanage d'une petite minorité de riches et à transformer ainsi les habitudes alimentaires de la nation.

Pendant le XIX^e siècle, nous avons vu s'élever la consommation d'énergiques stimulants généraux : l'alcool, le café, le thé et le cacao.

Il y a cinquante ans, l'alimentation carnée d'une famille paysanne se limi-

tait à ceci : un porc ou deux que l'on tuait vers la Noël pour toute l'année ; du poulet ou de la viande de boucherie les jours de fête seulement ou quand il y avait un malade à la maison. Aujourd'hui, nous voyons de la viande sur la table du fermier plusieurs fois par semaine ; signe incontestable de l'amélioration du bien-être matériel rural.

La consommation française des aliments d'origine animale a augmenté dans de très fortes proportions. Cela veut dire que nous demandons de plus en plus notre azote alimentaire au règne animal, que nous construisons et réparons notre organisme au moyen de matériaux différents de ceux d'autrefois.

Cette augmentation de notre consommation moyenne de viande et de laitage a eu pour conséquence de faire diminuer la consommation du pain, car il n'est pas possible d'augmenter une partie de la ration sans diminuer le reste dans des proportions équivalentes, attendu que le total des calories qui nous sont nécessaires doit rester sensiblement constant.

L'art de préparer les aliments avec l'aide du feu a été l'un des grands progrès de l'humanité. C'est en effet la cuisson qui rend assimilables nos principales nourritures, le blé dont nous faisons le pain, le riz qui fait vivre un milliard d'Asiatiques, d'Africains et autres, la pomme de terre, etc. Nous sommes incapables de digérer les matières amylacées crues. Grâce à la cuisine, l'humanité peut tirer les trois quarts de son énergie de l'amidon.

Le chauffage des aliments solides et des boissons est très utile au point de vue de l'hygiène. En particulier, l'habitude que l'on a prise de faire bouillir le lait est une excellente mesure de prophylaxie contre les infections qui pénètrent dans l'organisme avec cet aliment.

Il y a cent ans, la durée moyenne de la vie, en France, était aux environs de

35 ans ; aujourd'hui, elle approche de soixante. Si, comme on l'admet d'après les estimations les plus modérées des paléontologistes, l'humanité a 100.000 ans ou mille siècles d'existence, nous voyons que pendant le dernier de ces siècles, nos chances de vivre vieux ont presque doublé et que, dans ce seul siècle, le progrès a été probablement plus grand que pendant les mille siècles précédents. Sans aucun doute, ce résultat merveilleux doit être attribué, pour la plus grande part, aux progrès de l'hygiène et de l'alimentation.

Il n'est pas douteux que la diversité de l'alimentation a contribué à la formation non seulement physique, mais aussi morale, des races humaines. On sait en effet que la nourriture agit sur le caractère, même chez les animaux. L'auteur cite plusieurs expériences qui le prouvent.

Il est notoire que les peuples les plus entreprenants et les plus énergiques sont gros consommateurs de lait, de viande et de poisson, alors que les mangeurs de riz, qui prennent très peu d'aliments d'origine animale, sont d'une étonnante résignation.

Il est possible de transformer les races humaines, dans une certaine mesure, par l'alimentation et l'hygiène. L'auteur en cite des exemples.

L'hygiène actuelle, en multipliant les vaccinations, organise une sorte d'entraînement rationnel contre les microbes. L'entreprise est, en principe, aussi logique que l'entraînement musculaire par l'exercice physique, à condition d'être conduite prudemment.

Il n'est pas juste de dire que l'immunisation, telle qu'on la pratique aujourd'hui, soit une chose opposée aux méthodes naturelles. Elle en est, au contraire, une copie améliorée.

Le milieu où vivent actuellement les civilisés est très différent de celui où vivaient les peuples primitifs. Alors que le naturel, isolé dans son village, ne

recevant aucune nouvelle du dehors, vivant dans une petite famille et parmi ses bêtes, avait un horizon intellectuel borné, le citadin, apprenant chaque jour, par les journaux, la T. S. F., etc., des informations provenant du monde entier, suivant parfois simultanément, dans les livres ou les cinémas, plusieurs romans pleins de rêves extravagants, reçoit dans son cerveau une énorme quantité d'impressions qui provoquent chez lui une multitude de réflexes émotifs variés et entretiennent les centres nerveux en perpétuelle activité. Le civilisé de 1939 a besoin désormais de ces excitations ; son journal doit être quotidiennement « sensationnel ». Les publicistes le savent et s'efforcent de perfectionner constamment leur technique ; ils rivalisent d'ingéniosité pour trouver de nouveaux motifs ou moyens d'excitation, même au risque d'irriter les gens les uns contre les autres et même de provoquer des conflits internationaux. La technique du mensonge a progressé plus que toute autre...

Il y a seulement soixante ans, lorsque le facteur rural apportait une lettre ou un journal dans le hameau, c'était un événement. Et le vieux paysan qui se reposait à l'ombre de son chêne en était tout ému ! Aujourd'hui, le petit-fils de ce paysan est devenu citadin ; il ne lève même plus la tête pour voir passer un avion ; il a besoin de sensations fortes ; il exige des spectacles toujours renouvelés ; quelques-uns voudraient des tragédies, des révolutions...

Il faut voir dans cette surexcitation intellectuelle caractéristique de l'état civilisé contemporain, dans ce changement évident quant à la nature et à la somme des sollicitations de l'esprit, une cause de notre évolution mentale ; car le fonctionnement et le développement de l'encéphale sont déterminés non seulement par l'état de la nutrition et par les apports alimentaires, mais aussi par l'intensité et la multiplicité des sensa-

tions et par le travail imposé à la cellule nerveuse. Et l'auteur remarque, en même temps, que les représentants de la société actuelle, qui sont les mieux nourris, les plus évolués, les plus touchés par les erreurs de la civilisation, présentent, à côté de sujets brillants, une forte proportion d'inquiets, d'instables, de neurasthéniques et autres anormaux, passionnés de jeu, insatiables d'excitations artificielles. Le surhomme sortira peut-être un jour de ces individus extraordinaires.

Ces observations suggèrent que les changements apportés aux conditions naturelles de la vie par les œuvres de la civilisation, notamment par la technique alimentaire et par l'hygiène, ont été assez grands pour exiger une adaptation de l'Homme et que le progrès industriel moderne, s'il continue à son allure actuelle, sera capable encore de transformer les individus et les races, au physique et au moral, et de préparer notre espèce à quelque variation.

L'auteur croit que le changement des conditions alimentaires et sanitaires et du milieu ont pour effet dominant d'augmenter l'excitation du système nerveux, ce substratum de l'esprit. Nul ne sait ce qu'il en résultera : une prédominance de déséquilibrés et d'exaltés conduisant les peuples vers le chaos ou, au contraire, un développement harmonieux de l'intelligence, amenant peu à peu *Homo sapiens* à mériter son nom et à comprendre que la plupart de ses maux peuvent être évités par une conduite raisonnable ?

LÉPROSERIES DES TEMPS MODERNES, par Catherine Munier, membre de la Société des romanciers et auteurs coloniaux, le 28 janvier 1939.

M^{me} Catherine Munier a bien voulu nous parler des léproseries coloniales des temps modernes, pour donner à nos

cœurs inquiets sur le sort de ces déshérités, non pas une consolation, mais un grand apaisement.

Elle nous dit :

Je veux qu'après cette conférence vous puissiez dire :

« Je sais maintenant comment vivent les lépreux dans nos colonies, ils sont bien soignés. »

Je connais très bien quatre villages de lépreux où je suis allée fréquemment pendant mes 20 années de séjour sur la terre malgache.

Le premier est tenu par les Sœurs Saint-Joseph de Cluny.

Le deuxième par des Suissesses protestantes.

Le troisième est conduit militairement, par un ancien légionnaire placé là par Lyautey.

Le quatrième est surveillé par des diaconesses norvégiennes. Ils sont dirigés avec une ferme autorité, mais encore avec un plus grand dévouement.

Nos léproseries coloniales, qu'elles soient d'Indochine, d'Afrique, de Madagascar, de Nouvelle-Calédonie ou d'Amérique du Sud, reçoivent tout ce qui est nécessaire à leur vie des Services de l'Assistance Médicale indigène.

Un médecin et un infirmier leur sont exclusivement réservés. Ils trouveront à l'intérieur du camp un hôpital, une école pour leurs enfants, un temple protestant et son pasteur, une église et un prêtre, ces derniers, bien entendu, lépreux.

Le riz, la viande, les légumes secs, le sel, le savon, les vêtements et les médicaments leur seront fournis gratuitement.

Le Directeur, ou plus souvent la Directrice de ces camps, veillera à la bonne tenue des villages. Propreté, balayage, corvée d'eau, soins aux plus malades. Chaque jour elle fera le compte de son pauvre troupeau, car chaque jour se produiront des naissances, de nouveaux arrivants, des morts, des évasions.

Vous me direz, s'ils s'évadent, c'est donc qu'ils ne sont pas heureux. Des raisons diverses contribuent à l'évasion d'un lépreux. Ils veulent revoir leur famille, leur village natal.

Composés comme ils le sont, ces camps sont pour ces déshérités l'endroit où ils pourront jouir du plus grand bonheur qu'on puisse leur réserver.

Une maison, des vivres, les soins du médecin, le temple ou l'église pour prier, et tout cela pour rien, vous entendez, pour rien. Pas d'impôt, finies les corvées. C'est vraiment le coin rêvé pour un profitable repos. Beaucoup d'institutrices protestantes ou des sœurs viennent dans ces camps passer leurs vacances.

Pour ces malades la vie continue comme dans un autre village, l'amour y tient une grande place. Il y a des mariages, des divorces aussi. L'enfant y est attendu et chéri.

Mais ce qui ronge le cœur des lépreux c'est l'approche de la mort.

Il ne reposera pas dans le tombeau des ancêtres.

Le culte des morts, semblable à celui pratiqué autrefois en Égypte, ce culte est, pour un malgache, la grande préoccupation de sa vie.

Pauvre, il économisera sou à sou pour acheter un terrain et faire construire un tombeau. Riche, il embellit encore le sépulcre qui lui vient des ancêtres.

Ne pas reposer avec sa famille dans le sommeil éternel, c'est là pour un malgache sa plus grande douleur. On ne tuera pas de bœufs le jour de ses funérailles.

Le lépreux sait qu'il sera enterré dans un cimetière comme un blanc. Comme un chien, dira-t-il, à même la terre. La grande maison froide, édifiée au cours des siècles par sa famille, lui sera fermée.

Alors il essaiera de circonvenir ses futurs fossoyeurs.

Les tombes des lépreux, au cimetière semblable à celui des blancs, ces tombes ne portent ni inscription, ni monument. Par un arrangement de quelques cailloux, ou par un signe mystérieux sur cette terre fraîchement remuée, d'accord avec sa famille et ceux qui l'enseveliront, il veut avoir l'assurance d'être exhumé au plus vite et de reposer enfin, lui le maudit, l'impur, au milieu des siens.

Je veux ici remercier, au nom de tous, infirmiers et infirmières, médecins civils et militaires, ces derniers beaucoup plus nombreux, qui visitent chaque mois, et parfois plus souvent, ces camps divers. Ils soignent, encouragent les malades et, par leurs travaux de laboratoire, succédant à leurs expériences pratiques, essaient depuis des années de mettre au point un vaccin qui nous délivrera enfin de ce terrible fléau.

LES ORGANISATIONS ZOOLOGIQUES DE NEW-YORK, CHICAGO ET SAN FRANCISCO, par M. P. Rode, Assistant au Muséum, le 4 février 1939.

Chargé de Mission par le Muséum d'Histoire naturelle et le Ministère de l'Éducation Nationale, pour assister aux travaux du Congrès américain de Mammalogie qui s'est tenu à Berkeley en Californie en juillet dernier, j'ai profité de mon séjour aux États-Unis pour visiter les organisations zoologiques américaines des trois villes : New-York, Chicago, San Francisco.

Ces trois villes possèdent un Muséum d'Histoire naturelle, un Parc zoologique et un aquarium.

La partie scientifique de ces établissements est très bien organisée, principalement dans les Musées, qui possèdent tous des collections considérables de spécimens américains, mais aussi

des spécimens d'étude provenant de toutes les parties du monde. Des expéditions, subventionnées par les Musées ou par de généreux donateurs, vont prospecter dans les différents pays avec un matériel des plus modernes, utilisant non seulement les voitures automobiles, mais l'avion quand cela est nécessaire.

Mais la partie la plus développée dans les Musées est la présentation des collections destinées au public. Tous les animaux sont présentés en dioramas, c'est-à-dire en petites salles hermétiquement closes, contenant des animaux naturalisés et placés dans leur cadre naturel : végétation, aspect géologique et paysage des contrées où ils vivent. Ces dioramas sont éclairés artificiellement et ne sont visibles qu'à travers des glaces. Le Musée de New-York, dans la partie neuve de son bâtiment (Memorial Th. Roosevelt), contient d'immenses salles où sont ainsi présentées les faunes africaines, asiatiques et américaines. Il faut signaler aussi des dioramas remarquablement présentés au Musée de Chicago et le bâtiment des animaux d'Afrique, de l'Académie du Sud de San Francisco.

Les organisations zoologiques africaines ont surtout pour but d'éduquer le public, et tout est mis en œuvre pour ce résultat : visites dirigées dans les Musées, conférences, propagande par des revues, des journaux, T. S. F., enseignement scolaire.

Il en est de même pour les aquariums et les zoos qui sont proportionnellement plus étendus que les nôtres. La plupart des villes ont leur Parc Zoologique, et l'étude des animaux, l'intérêt que prend le public aux choses de la nature, y sont manifestement plus développés en Amérique que chez nous.

D'ailleurs la vie universitaire est totalement différente de la nôtre. Les universités américaines sont établies

au milieu de grands parcs, où le calme favorise le travail. L'enseignement est plus concret que dans nos établissements d'enseignement, et on y laisse une large place aux sciences de la nature. Il en résulte un état d'esprit particulier qui, d'ailleurs, il faut le reconnaître, commence à se manifester chez nous, pour une meilleure compréhension de l'intérêt avec lequel nous devons

conserver ces richesses naturelles, que sont la faune et la flore d'un pays, si menacées d'autre part par la civilisation.

La conférence était illustrée d'une cinquantaine de projections, et de deux films, l'un sur la biologie du *Cynomys ludovicianus*, le chien de prairies, et l'autre sur quelques aspects de la faune et de la flore dans les Parcs Nationaux américains.

SOCIETE DES AMIS DU MUSEUM

Nous nous permettons d'attirer votre attention sur le fait que, pour des raisons imprévues la conférence de Madame Gabrielle Bertrand n'ayant pu avoir lieu le 9 Décembre est reportée au 2ème samedi de Janvier, soit le 13 Janvier.

En conséquence la conférence de M. CHOPARD, aura lieu le deuxième samedi d'AVRIL, au lieu du 2ème samedi de Janvier.